UNE LOI

DU ROYAUME DE DIEU

Ire MÉDITATION

« A celui qui a, il sera donné et il aura encore davantage; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. »

Matt., x111, 12 et Luc, x1x, 26.

Si l'on me demandait quelles sont les paroles de Jésus-Christ qui résument le mieux son enseignement sur les rapports de l'homme avec la vérité religieuse, je répondrais sans hésiter en citant celles que j'ai choisies pour sujet de cette méditation : « A celui qui a il sera donné, et il aura encore davantage; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. » Et cependant, mes frères, je me hâte de le reconnaître, ces paroles sont bien étranges, bien incompréhensibles au premier abord.

« Comment, avez-vous dit sans doute, peut-on donner à celui qui a déjà? Comment surtout peuton ôter quelque chose à celui qui n'a pas? Est-ce juste? Est-ce même possible? »

Le scandale est bientôt levé quand on pénètre dans le sens profond de la déclaration de Jésus-Christ, et qu'on dégage sa pensée de la forme paradoxale qu'elle aime à revêtir. Pour le Seigneur, on ne possède réellement, dans le domaine religieux, que ce dont on fait usage, que ce que l'on s'est personnellement approprié. Avoir, c'est faire valoir; ne pas faire valoir, c'est cesser d'avoir. Celui qui a, c'est donc celui qui met à profit les grâces qu'il a reçues; celui qui n'a pas, c'est celui qui les néglige. Jésus-Christ déclare du premier qu'il lui sera donné de nouvelles grâces, et du second qu'il perdra même celles qu'il avait d'abord; c'est-à dire que les grâces de Dieu vont se multipliant ou se perdant, suivant la manière dont on les emploie.

Ainsi expliquée, la parole du Sauveur nous apparaît sous un autre jour; elle est plus naturelle, plus plausible, mais nous n'en voyons pas tout d'un coup toute la portée. Il sera bon de nous y arrêter pour la mieux comprendre et pour en faire sortir les conséquences pratiques qui intéressent

notre salut. Pour ne pas dépasser les limites ordinaires de cet exercice, nous nous bornerons à établir cette grande loi du royaume de Jésus-Christ, réservant à un autre dimanche, s'il plaît à Dieu, l'examen des leçons qui en découlent. Dieu veuille bénir ces deux études pour notre instruction et notre édification commune!

En jetant un regard sur le monde qui nous entoure et suivant l'homme dans les diverses sphères de son activité, nous reconnaîtrons bien vite que cette mystérieuse sentence: « A celui qui a, il sera donné, mais à celui qui n'a pas, il lui sera ôté même ce qu'il a » se vérifie à chaque pas.

Dans le monde matériel d'abord, les forces physiques s'accroissent ou se détériorent suivant l'usage que l'on en fait. Voici deux enfants qui sont nés avec une constitution analogue, sous des influences extérieures semblables, également sains et robustes. L'un devient un homme fort, vigoureux, de plus en plus capable de supporter les plus durs travaux; l'autre, au contraire, nous offre l'aspect d'un homme faible, délicat, et dont l'énergie décroît au lieu de s'affermir? Pourquoi cette différence? C'est que l'un a exercé de bonne heure ses forces phy-

siques par un travail continu et régulier, tandis que l'autre les a laissées s'engourdir, soit en se livrant à une débilitante oisiveté, soit en accordant une prépondérance exclusive à ses facultés intellectuelles.

— A celui qui a (qui a fait valoir), il a été donné; à celui qui n'a pas (qui n'a pas mis à profit), cela même qu'il a lui a été ôté!

Dans la sphère intellectuelle, n'avez-vous pas remarqué, ne constatons-nous pas journellement l'influence immense du travail et de la volonté? D'où vient que ce jeune homme qui avait reçu, ce semble, de belles facultés, qui donnait d'abord de grandes espérances à sa famille et à ses maîtres, a aujourd'hui la réputation bien méritée d'un homme léger, superficiel, incapable de fixer sa pensée sur un sujet sérieux, inutile aux autres et à lui-même; tandis que celui-ci, qui paraissait moins bien doué, que l'on méconnaissait, que l'on raillait peut-être, à l'entrée de ses premières études, au collége, à l'université, occupe maintenant dans la société une position honorable, est considéré, est estimé de tous comme un homme intelligent et utile? C'est que le premier a laissé son esprit s'appesantir dans la paresse et l'indolence; se confiant témérairement en sa facilité, dédaigneux des moyens ordinaires

par lesquels on peut s'instruire et parvenir, il s'est écrié comme le paresseux du livre des Proverbes : « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu de croisement des bras! » et il a vérifié dans sa vie la prophétie du sage: « Et ta pauvrété viendra comme un passant, et ta disette comme un homme armé 1. » Cette intelligence n'ayant point d'aliment s'est affaiblie, et cette vie qui semblait devoir être si pleine est devenue une vie stérile, sans but et sans avenir. - Le second, au contraire, a accepté sans murmure la grande loi du travail, il a voulu se créer une position, devenir un homme; il a fait des efforts, il a travaillé d'une manière persévérante; il a recueilli, il a cultivé avec soin la moindre étincelle, le moindre germe de pensée qu'il a trouvé dans son esprit. Et voici, l'étincelle a fini par devenir un foyer, le germe a produit un grand arbre. - A celui qui a, il a été donné, mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui a été ôté.

Dans l'ordre moral surtout, cette loi se révèle dans tout son éclat. L'homme, tout homme a reçu de Dieu en venant au monde une lumière qui fait sa dignité et le rend « l'image de Dieu. » Cette lu-

^{1.} Prov., xxiv, 33 et 34.

mière est celle de la conscience. D'abord enveloppée et cachée, elle est destinée à se faire jour à travers les obstacles de la chair et les décombres de la chute. La vie toute entière, pour qui l'a bien comprise, n'est que l'éducation de la conscience. -Observez cet homme qui a pris au sérieux, cette noble, cette sainte vocation. Il ne veut pas faire un pas sans consulter cette voix intérieure. Il se réjouit quand il l'a écoutée, et s'il a eu un moment le malheur de la méconnaître, il s'afflige, il s'humilie, il prend la résolution sincère de lui obéir, de lui être fidèle plus que jamais, et pour cela il est prêt à tous les sacrifices. Voyez aussi comme sa conscience devient de jour en jour plus délicate; il en est d'elle comme de ces instruments qui se perfectionnent à mesure qu'ils passent plus de temps entre les mains d'un habile artiste. Le moindre souffle la fait vibrer. Cet homme croît, se développe dans l'intelligence et dans l'amour de la vérité morale. On le voit passer bien vite de cette honnêté mondaine dont se contentent les âmes vulgaires, et qui recouvre d'ordinaire l'égoïsme et la frivolité, à une honnêteté plus haute et plus pure; il a faim et soif de justice, de vérité, de sainteté; il aspire à la perfection. Il est vrai qu'à mesure qu'il a faim et soif,

il apprend à mieux sentir sa faiblesse, à gémir sur son insuffisance. Il est vrai encore qu'à mesure qu'il marche, il voit toujours plus reculer et grandir devant lui cet idéal qu'il poursuit avec tant d'ardeur; mais qu'importe? Son sens moral et, en réalité, sa vie morale s'élève et grandit avec lui. — Il a fait valoir ce qu'il a; il lui est donné davantage!

Observez maintenant cet autre qui porte au-dedans de lui la même lumière, la même loi. Dès son enfance, il a été entouré des mêmes conseils, des mêmes exemples; on lui a dit, on a répété bien des fois devant lui qu'il faut toujours obéir à la conscience. Mais il s'est accoutumé de bonne heure à mépriser ses avertissements; l'esprit tourné vers le monde extérieur, le cœur avide de distractions et de plaisirs, il a fait la sourde oreille quand s'est fait entendre la voix intérieure. Un jour même est venu, jour qui datera tristement dans sa vie, où il a sciemment et volontairement préféré le péché au devoir. Il est tombé, et sa chute a été grande..... Rougissant alors de lui-même, mais plus confus qu'humilié, il a essayé peut-être de se relever, mais il ne l'a fait qu'à demi, à contre-cœur. La conscience a fait entendre bien des fois encore sa voix

importune; mais, comme il n'a pas voulu l'écouter, comme il a ajouté fautes à fautes et chutes à chutes, elle est devenue pour lui comme un écho lointain qui va s'affaiblissant jusqu'à ce qu'il se perde dans le silence... Aujourd'hui, on dirait que tout est fini. Parlez à cet homme de plaisirs, de jouissances, de voluptés, il prend feu aussitôt. Parlez lui de devoir, de justice, de vérité, il demeure insensible. Tout n'est pas absolument fini cependant, la lyre mystérieuse que cette âme porte avec elle n'est pas encore détruite; mais, à moins qu'une main divine ne vienne en renouer les cordes brisées, elle ne rendra plus qu'un son vague et impuissant, symbole tout ensemble de son harmonie première et de sa profonde décadence. - A celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui a été ôté.

Si, comme nous venons de le voir, mes chers frères, les paroles de notre texte expriment la loi qui préside au développement de la vie morale de l'homme, elles expriment par cela même la loi qui dirige la marche du royaume de Jésus-Christ et de l'Évangile; car qu'est-ce que le royaume de Jésus-Christ et de l'Évangile, si ce n'est le monde moral dans toute sa plénitude? La conscience et l'Évan-

gile ne sont pas plus opposés l'un à l'autre, que l'œil n'est opposé à la lumière; que dis-je? que la lumière elle-même n'est opposée à la lumière. Aussi, pourrions-nous à la rigueur nous contenter des observations déjà présentées sur la conscience, en les appliquant à la vie nouvelle qu'apporte l'Évangile; mais nous aimons mieux aller plus avant et pènétrer, à l'aide de l'expérience chrétienne, dans le cœur même de la pensée de Jésus-Christ.

C'est un spectacle bien étrange et bien affligeant à la fois que nous offre le royaume de Dieu sur la terre. Au sein de la même Église, devant les mêmes assemblées religieuses, voici deux hommes qui entendent également parler du Sauveur, qui écoutent la même parole, qui chantent les mêmes louanges, qui suivent les mêmes prières. Eh bien! en dépit de ces ressemblances, dans la pratique une différence profonde, essentielle (que Dieu seul juge, ne l'oublions pas!) les distingue et les sépare. Pour l'un d'eux, Jésus-Christ est tout, la vie chrétienne est une réalité; pour l'autre, Jésus-Christ n'est rien ou presque rien, la vie chrétienne n'est qu'un mot ou qu'une chimère. A l'heure de la tentation, l'un cède sans essayer de résister, l'autre lutte et

souvent triomphe; en présence de la mort, celui-ci se montre joyeux ou résigné, celui-là désespéré ou insouciant. — Comment nous rendre compte de cette différence mystérieuse?

Essaierez-vous de l'expliquer par la dissemblance des goûts, des caractères, des tempéraments? Prétendrez-vous que l'un a une nature plus religieuse, ou, comme on se plaît à le dire, plus mystique que l'autre? Sans doute il y a dans la nature des diversités qui se maintiennent et souvent s'affermissent dans le règne de la grâce; la vie chrétienne peut revêtir, revêt diverses formes, sans cesser d'être la vie chrétienne, je serais tenté de dire parce qu'elle est la vie chrétienne. L'Église a eu et aura toujours ses Marthes et ses Maries, ses Pauls et ses Jeans, ses Luthers et ses Mélanchthons. Mais, remarquez, je vous prie, que dans le cas que j'ai choisi et qui n'est pas imaginaire, il ne s'agit pas simplement d'une différence de formes et de manifestations, mais d'une disférence de fond, à la fois morale et spirituelle. Là, à côté de bien des lacunes ou des exagérations, est la piété, la vraie piété avec ses combats, ses repentirs, ses espérances; ici, au milieu des qualités naturelles qu'on ne peut méconnaître, en allant au fond, vous rencontrez l'indifférence, la

tiédeur, l'incrédulité pratique. — C'est là une différence capitale que la diversité des tempéraments est impuissante à expliquer.

L'explication est bien simple, diront peut-être quelques-uns de ceux qui m'écoutent; pour quiconque connaît l'Évangile, il y a là un mystère de grâce et d'élection, impossible à pénétrer, mais qu'il nous faut recevoir. Si de ces deux hommes, élevés dans la même Église, écoutant les mêmes appels, l'un a commencé à vivre, tandis que l'autre est étranger à la vie spirituelle, n'en cherchez la cause première et efficace que dans la volonté souveraine de ce Dieu dont l'Esprit, comme le vent, « souffle où il veut », qui seul peut donner « un cœur nouveau et un esprit nouveau », qui « ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre. » C'est là, il faut le dire et le redire, une des preuves manifestes de la toute-puissance de la grâce.

A Dieu ne plaise, mes frères, que je vienne dans cette chaire, consacrée à la prédication de la grâce, nier ou seulement amoindrir la réalité, la souveraineté de cette grâce. Je sais par une bienheureuse expérience, et ce me sera toujours une joie de vous annoncer, que « le salut est un don de Dieu, » que

nous sommes justifiés « gratuitement par sa grâce; » que c'est Dieu, Dieu le premier qui vient audevant de l'homme pécheur; que c'est Lui « qui se tient à la porte de notre cœur et qui frappe; » que c'est Lui qui pardonne, qui convertit, qui régénère... Mais cette face de l'Évangile et de la vérité ne doit pas obscurcir pour nous l'autre face. S'il y a un mystère de grâce, il y a aussi un mystère de liberté. Si Dieu est le Maître souverain, la source et l'auteur du salut, il n'en est pas moins vrai, la conscience et l'Évangile nous le crient à l'envi, que Dieu ne veut pas nous sauver sans nous, que l'homme est « ouvrier avec Dieu; » que chacun de nous est responsable, responsable de sa vie spirituelle comme de sa vie morale, responsable de son salut comme du développement de ses forces et de son intelligence. Elle demeure donc vraie, ici comme ailleurs, ici peut-être plus qu'ailleurs, la parole de Jésus: « A celui qui a, il sera donné, mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. »

Pour nous en assurer, essayons, sans prétendre lever tous les voiles, de nous représenter ce qui se passe dans les deux cas extrêmes qui nous occupaient tout à l'heure; reprenons l'histoire intérieure de ces deux hommes, et, nous bornant à examiner l'emploi qu'ils font l'un et l'autre de ce qu'on a justement appelé les moyens de grâce, voyons s'ils ne sont pas les artisans de leur propre sort spirituel. C'est encore une hypothèse que nous allons faire, mais une hypothèse dont les traits sont empruntés à la réalité.

Remarquez d'abord la situation religieuse de celui qui est resté étranger à la vie chrétienne. -Cet homme a participé aux assemblées du culte, il y participe encore; il a entendu sous toutes les formes la prédication de l'Évangile, mais son intérêt, son attention sont depuis longtemps ailleurs. Quand la bonne nouvelle est annoncée, il pense à ses affaires, à ses soucis, à ses plaisirs, ou s'il l'écoute, c'est avec un esprit curieux et frivole, pour savoir comment le prédicateur développera une idée, traitera son sujet. On ne l'a peut-être jamais vu attacher sur le ministre de la parole ce regard sérieux qui semble dire, comme autrefois les Israëlites au jour de la Pentecôte: « Hommes frères, que ferons-nous? » Les appels les plus pressants ont glissé sur son âme. Quand on l'a invité à la repentance, il est resté sans larmes; quand on lui a présenté l'amour et la croix de Jésus, il s'est enfermé dans son égoïsme; quand on lui a dépeint

les vertus et les beautés de la vie chrétienne, il s'est contenté de sourire. « Ce sont là, a-t-il pensé, de pieuses exagérations qui ne peuvent nuire, mais qui n'obligent pas! Le prédicateur fait son métier; l'auditeur doit faire le sien!... » Aussi la prédication de l'Évangile, destinée de Dieu à devenir « cette épée à deux tranchants qui pénètre jusqu'aux jointures et aux moëlles, » se change pour lui en « une pierre d'achoppement, » en « une occasion de chute. » Elle n'est plus la messagère de-la délivrance; c'est une musique plus ou moins harmonieuse qui l'amuse... ou qui l'endort.

Cet homme a quelquefois prié, il prie encore peut-être. Mais, à part quelques élans fugitifs que l'épreuve ou les remords arrachent à toute âme, qu'est pour lui la prière? Une charge pénible, un devoir incommode, dont il s'acquitte par un reste d'habitude et de respect; qui sait? peut-être dans le désir (désir louable en soi et qui le conduirait plus loin s'il voulait l'approfondir) de ne pas trop scandaliser sa femme ou ses enfants. La prière n'est pas pour lui un besoin, une aspiration, un cri de l'âme, il n'a pas recours journellement à elle à l'heure de la tentation, en face du péché; il ne s'en sert pas comme de l'infaillible moyen par lequel on

obtient de Dieu la grâce par excellence, la grâce de la foi et de la sainteté. Aussi la prière est-elle devenue pour lui une source d'ennui, un sujet de doute; il ne peut en comprendre la douceur, il ne peut en mesurer la puissance. Attendez quelque temps encore, et il vous dira que la prière est inutile, et qu'il a cessé de prier. Insensé! qui brise et rejette loin de lui les derniers débris de cette échelle mystérieuse qui pouvait l'élever de la terre au ciel!...

A qui la faute? — Est-ce à Dieu? Mais Dieu a entouré cet homme de toutes ses grâces, lui a adressé tous ses appels; Dieu a voulu sa conversion et sa vie. — A qui la faute? A lui, à lui seul. Il a des yeux pour voir, et il n'a point vu; des oreilles pour entendre, et il n'a point entendu. Aussi ses yeux se sont obscurcis, ses oreilles se sont fermées, son « cœur a été engraissé. » — Mystère! dites-vous. Oui, mystère, mais mystère de liberté et de responsabilité. — A celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui a été ôté.

Pénétrez maintenant dans l'âme de celui qui est entré, qui marche réellement dans la voie chrétienne. Ah! sans doute, si vous interrogez cet enfant de Dieu, il vous dira, il sera heureux de vous

dire qu'il fut un temps de sa vie où, malgré les apparences, il marchait, lui aussi, loin du Seigneur; il sera heureux de vous dire que c'est la grâce de Dieu qui est venu le chercher dans les ténèbres, qui l'a réveillé, dompté, converti, et il aura raison. Mais regardez-y de plus près, demandez-vous comment s'est opérée cette heureuse transformation. Est-ce sous l'influence d'une force soudaine et comme magique, sans la participation de sa volonté? Non, pour l'ordinaire, c'est d'une manière lente et progressive, par l'usage, le bon et fidèle usage des moyens de grâce que Dieu lui a confiés. Ce chrétien a peut-être commencé, comme tant d'autres, par écouter le passage évangélique dans un esprit léger et insouciant, mais un moment est venu où la grande question du salut s'est posée avec force devant sa conscience. Le ministère de la parole a pris alors à ses yeux un nouvel aspect : ce n'est plus comme un spectateur ennuyé ou comme un juge orgueilleux qu'il s'est placé devant l'ambassadeur de Jésus Christ, c'est comme un auditeur sérieux, comme un pécheur affamé de justice et de paix. Rentré dans sa demeure, il a su mettre en pratique, dans le silence et dans l'humilité, ce principe du libre examen, dont

il était autrefois si fier, mais qu'il n'appliquait pas. Il a pris en ses mains cette Bible qu'il avait laissée se couvrir de poussière et, comme les Juifs de Bérée, il l'a ouverte pour savoir si ce qu'on lui a dit y était conforme; il l'a lue avec intérêt, avec persévérance; il y a cherché une réponse, non à des questions curieuses, mais à ses préoccutions morales. Il a fait plus encore : il s'est adressé directement à Dieu lui-même; il a commencé à prier, à prier véritablement, à genoux, avec son cœur, et de ce cœur travaillé s'est souvent échappée cette simple, mais toute puissante prière: Seigneur, éclaire-moi, sauve-moi! Sous l'action de cet esprit nouveau, la prédication de l'Évangile est devenue peu à peu pour cet homme comme ce « feu » dont parle le prophète et comme ce « marteau qui brise la pierre ; » l'Écriture s'est de jour en jour illuminée et lui a révélé Celui auquel elle rend témoignage; la prière a rouvert les canaux des cieux et a fait descendre dans cette âme altérée les eaux de la grâce. Pour tout dire, il a trouvé le Sauveur, il a retrouvé le Père céleste, il s'est retrouvé lui-même, et il en est maintenant de la voie où il est entré comme du « sentier du juste où le jour va croissant jusqu'à ce qu'il arrive à la

perfection. » Pour lui, la lumière a enfanté la lumière, chaque grace est devenue la source d'une nouvelle grâce.

De qui viennent toutes ces lumières et toutes ces grâces? De Dieu seul. — Mais pourquoi fructifientelles? Parce qu'elles tombent dans une terre bien préparée, dans « un cœur honnête et bon, » qui a voulu être « ouvrier avec Dieu. » — Mystère, mystère de grâce! dites-vous encore. Oui, mystère de grâce, dirons-nous à notre tour en rendant gloire à Dieu, mais mystère aussi de liberté et de responsabilité! A celui qui a, il a été donné, et il a encore davantage.

Je ne voudrais pas, mes frères, anticiper sur les conclusions que j'essaierai de tirer dans notre prochaine méditation de cette grande loi du Royaume de Dieu. Je ne puis cependant me séparer de vous aujourd'hui sans vous adresser une exhortation qui me semble sortir tout naturellement de notre sujet. Cette exhortation, je la résume en cette parole de l'Apôtre: « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. » Oui, travaillez à votre salut, mes frères, puisque ce salut en un sens dépend de vous, puisque vous êtes des créatures de Dieu, person-

nellement responsables et libres, puisque chaque pas que vous faites dans la vie est un pas que vous taites vers le salut ou vers la condamnation, puisque chaque acte, chaque détermination de votre volonté doit avoir son contre-coup jusque dans l'éternité. Travaillez à votre salut en prenant au sérieux les murmures de votre conscience, les menaces de la loi et les appels de la grâce, en prêtant l'oreille à la voix qui vous dit : « Notre Dieu est aussi un feu consumant » et à celle qui vous crie: « Regardez à moi des bouts de la terre et soyez sauvés. » Travaillez à votre salut non pas plus tard, non pas demain, mais aujourd'hui, dès cette heure, sans retard, sans relâche, avec une conscience réveillée et un cœur affamé de pardon et de sainteté, avec crainte et tremblement. Travaillez-y en vous humiliant, en priant, oh! travaillez-y surtout en priant, car la prière est le point de rencontre de l'activité de l'homme et de la grâce de Dieu; la prière, c'est à la fois l'homme pécheur parlant au Dieu des miséricordes, et c'est le Dieu des miséricordes, attirant à lui par sa grâce, convertissant, régénérant l'homme pécheur. Celui qui prie, qui « prie en priant » pour son salut, verra bientôt se résoudre la redoutable contradiction de la grâce et de la

liberté: « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, » a dit Saint-Paul, et il a ajouté aussitôt : « Car c'est Dieu qui donne le vouloir et l'exécution selon sa bienveillance. »

AMEN.